



CULTURE

Art Genève, un salon de bonne tenue comme à la maison

Sur les 80 exposants, cette foire accueille un fort bataillon de Français tout en étant de plus en plus prisée des Suisses. Reportage.

Béatrice de Rochebouët Envoyée spéciale à Genève

Toujours en quête d'affaires, le marché va où le vent le porte ! Après la Brafa à Bruxelles, cap sur Art Genève où se tient la 14^e édition de la foire d'art moderne et contemporain. Dans la cité helvète, elle est désormais rodée «comme une horloge suisse». Son meilleur atout est de compter sur un solide contingent d'acheteurs venu des quatre coins de ce petit pays où la richesse reste bien cachée dans les coffres-forts. À cela, s'ajoutent les Français toujours curieux et ceux venus en voisins.

Quelque 1200 convives étaient jeudi au dîner de gala dressé dans les allées au milieu des stands. Mieux qu'à l'ouverture la veille où l'ambiance était attentiste, ce vernissage huppé a permis de conclure des ventes, redonnant du baume au cœur à la majorité des 80 exposants effrayés par un éventuel embrasement dans le Golfe créé par Donald Trump. À part quelques grincheux, ils affirment à l'unisson aimer cette manifestation conviviale sous la direction de Charlotte Diwan, alors qu'à chaque début d'année, il faut se motiver pour repartir au combat.

Art Genève tombe à pic dans le calendrier encore calme et le monde de l'art est heureux de goûter à la douceur des bords du Léman. Le rythme des affaires est moins frénétique, le niveau des transactions moins élevé qu'à Art Basel, où les galeries réservent le plus cher de leur offre. Ici on parle rarement en millions. Dans cette foire régionaliste de bonne tenue, le miracle finit toujours par arriver, pendant ou après. Et de nouveaux clients sortent du bois, ce qui pousse les marchands à venir. Ou à revenir, comme la Pace de Londres qui a une antenne en ville et Hauser & Wirth son siège à Zurich. Cette dernière, qui envoie ses «previews» en amont, a vendu des œuvres de l'Américaine Lorna Simpson (400 000 dollars) et des Suisses Verena Loewensberg (250 000 francs suisses)

ou Günther Förg (95 000 euros).

Les Français forment un fort bataillon dans ce parterre de galeries à majorité européenne. «En deux jours, j'ai vendu une dizaine de pièces dont six petits pay-sages de l'Anglais Blaise Drummond, autour de 6 000 euros, le plus grand étant à 18 000 euros. Autant sont à confirmer comme la sculpture du Japonais Tetsumi Kudo. Une collection-neuse turque est répartie avec cinq œuvres du stand», confie le Parisien Hervé Lœvenbruck qui a déjà largement amorti ses frais. Même satisfaction pour Daniel Templon qui a cédé trois des dernières toiles figuratives de Martial Raysse (50 000 euros les petites, 180 000 la grande), l'artiste de François Pinault à voir en ce moment dans sa galerie du Marais. Et pour Georges-Philippe Vallois qui a vendu, entre autres, la pièce phare de son solo show de l'Américain Duke Riley, maître du recyclage des déchets dénonçant la pollution marine dans d'humoristiques assemblages.

Le Swiss Institute de New York invité d'honneur

Les surprises viennent souvent de nos compatriotes. Après l'avoir fait découvrir en 2025 au salon Independent à New York, Vincent Sator remet en gloire Jean-Claude Silberman, le bourgeois ayant échappé aux persécutions de l'occupation que l'on a classé dans les surréalistes et qui, à 91 ans, continue à peindre des merveilles (28 000 euros hors taxes pour l'huile *Ça t'a plu* sur contreplaqué réversible). Dans la même veine surréaliste, Raphaël Durazzo a sorti deux étonnantes toiles des années 1970-1980 de Stanislas Lepri, l'Italien qui a partagé la vie de Leonor Fini (autour de 40 000 euros). Benoît Shapiro, de la Galerie Minotaure, a fait un carton en vendant notamment sa *Nature morte à la table* sur papier vélin de Fernand Léger (1922) et son *Autoportrait cubiste* à l'huile de Vladi-

mir Baranoff-Rossiné (1913). « *Les modernes sont toutefois de moins en moins nombreux dans la foire* », regrette Franck Prazan, qui attend preneur pour ses peintres de l'École de Paris des années 1950.

Dans ce grand hall de Palexpo terriblement impersonnel, mais pratique car à deux pas de l'aéroport, les institutions ont aussi leur place, ce qui n'est pas coutume. C'est dire à quel point Genève est fier d'un écosystème qui sait faire alliance là où Paris rechigne à marier musées et galeries qui se snobent encore. Le Swiss Institute de New York est l'invité d'honneur. Fermé pour travaux, le Mamco montre ses dix ans d'acquisitions. Le Musée d'art et d'histoire offre un teaser de sa carte blanche

au Suisse John Armleder, 77 ans, dont il possède près de 500 pièces dans sa collection.

Visible en surplomb en montant sur un échafaudage de chantier, sa mini-reconstitution de la salle des Armes, que l'artiste a occultée par un rideau d'argent, donne envie d'aller la voir en monumental au musée. La foire a aussi invité la Fondation Antoine de Galbert qui fait honneur aux travaux de l'artiste japonaise Nobuko Tsuchiya issus de sa résidence d'un an à Paris. Chaque année, l'expérience est nouvelle pour les visiteurs. Ils reviennent. Ce qui est bon signe. ■

Art Genève, jusqu'au 1^{er} février.



Ça t'a plu ?, de Jean-Claude Silbermann. Cette œuvre de 2014 de l'artiste qui, à 91 ans, continue à peindre, est proposée au prix de 28 000 € (Galerie Sator).